Ami du Clergé du 10 janvier 1929

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Cours de prônes sur le Décalogue. — II. Le Code de la loi morale, 17.
Dans un Collège de jeunes gens. — I. *1er Dimanche après l'Epiphanie :* L'Evangile de l'adolescence, 19. — II. *2e Dimanche :* Les noces de Cana : Marie médiatrice, 21. — III. *3e Dimanche :* Evangile du centurion. L'acte de foi, 23.
Panégyrique de sainte Agnès. — La tentation et la victoire, 24.
Pour la fête de S. Vincent. — I. Fidèle à Dieu jusqu'au martyre, 26. — II. L'exemple de S. Vincent, 28.
Pour une Vêture et une Profession. — I. Fidélité, amour, fécondité, 29.

COURS DE PRONES SUR LE DÉCALOGUE

II

LE CODE DE LA LOI MORALE

Mes frères,

Dieu seul peut être l'auteur de la loi morale, car Dieu seul peut faire une loi qui oblige tous les hommes, à quelque nation qu'ils appartiennent; Dieu seul peut pénétrer dans le secret des consciences pour leur intimer cette loi et en contrôler l'observation ; Dieu seul, enfin, peut par des sanctions récompenser ou punir la fidélité ou la désobéissance à cette loi. Passant aujourd'hui à la question de fait, nous allons voir les phases successives de la législation divine : loi *naturelle*, loi *mosaïque*, loi *évangélique*.

I

Considérée en Dieu son auteur, la loi morale est éternelle comme lui. Dieu est donc lui-même, si je puis ainsi dire, le code vivant et éternel de la loi morale, parce qu'il est le Bien absolu et que de toute éternité il a aimé ce qui est bien, et detesté ce qui est mal. Aussi, la loi morale est-elle nécessaire, immuable et éternelle comme lui.

Cette loi éternelle, Dieu l'a publiée dès le commencement en la gravant dans le cœur des premiers hommes. Il l'imprime de même en l'âme de tout enfant qui vient au monde. Il nous la donne avec notre intelligence et elle fait partie de notre nature raisonnable, c'est pourquoi, considérée en nous, la loi morale s'appelle loi naturelle. — Dieu a de plus expliqué de vive voix, par une révélation expresse, cette loi naturelle à nos premiers parents. « Dieu, dit l'Ecclésiastique, leur a appris ses commandements, leurs yeux ont contemplé les splendeurs de sa majesté et leurs oreilles ont entendu les magnifiques accents de sa voix et il leur dit : « Gardez-vous de toute iniquité, » et il leur donna à chacun des prescriptions à l'égard du prochain. » (Eccli., XVII, 10-12). Ces explications, les parents les ont transmises et continuent de les transmettre à leurs enfants par l'éducation, mais en entendant de la bouche de leurs parents et de celle de leurs maîtres l'exposé de la loi morale, les enfants semblent plutôt s'en souvenir que l'apprendre, tant ils en sentent vivement la justesse, tant ces leçons de morale sont conformes à la loi naturelle inscrite par Dieu lui-même dans leur cœur.

Cette loi naturelle fut la seule qui régit l'humanité jusqu'à Moïse. Elle continua d'être la seule loi des nations qui ne connurent point la loi mosaïque, elle continue aujourd'hui encore d'être la seule loi des peuples qui ignorent la loi de Jésus-Christ. Les prescriptions de celles-ci, du reste, n'ont fait que confirmer celles de la loi naturelle. Le précepte : « Vous adorerez le Seigneur votre Dieu et vous ne servirez que lui seul » n'était pas encore écrit sur la pierre et déjà, dit S. Paul, les idolâtres étaient inexcusables d'adorer de faux dieux. Dieu n'avait pas encore écrit : « Vous ne tuerez pas, » et déjà il reproche à Caïn comme un crime affreux le meurtre de son frère. Il n'avait pas encore écrit : « Vous ne commettrez pas d'adultère, » et déja il detruit par le feu du ciel des villes entières coupables de crimes contre la pureté.

Comme il suffit d'avoir l'usage de la raison pour connaître la loi naturelle et être obligé de l'observer, il s'ensuit que cette loi s'impose premièrement aux hommes de *tous les temps*. Ce fut donc toujours un péché et c'en sera toujours un de rendre à des créatures le culte qui n'est dû qu'à Dieu, de blasphémer son saint nom, de manquer de respect à ses parents, de tuer, de mentir, de voler. — Cette loi naturelle, en second lieu, s'impose aux hommes de *tous les pays*. « Cette loi, dit Cicéron, ne peut être infirmée par d'autres lois : on ne peut déroger à quelqu'un de ses préceptes ni l'abroger. Ni le sénat, ni le peuple ne peuvent nous dégager de son empire. Elle n'a pas besoin d'interprète qui l'explique, elle n'est pas autre à Rome et autre à Athènes, autre aujourd'hui et autre dans un siècle, mais elle est une seule et même loi, éternelle et inaltérable, regissant à la fois tous les peuples dans tous les temps. L'univers entier est soumis à un seul Maître, à un seul Roi suprême, au Dieu tout puissant qui a conçu et sanctionné cette loi. » (Cicéron cité par Lactance, liv. 4, ch. 8). Cette loi, enfin, s'impose aux adeptes de *toutes les religions* aux infidèles, aux Juifs, aux mahométans, aux hérétiques et aux schismatiques comme aux catholiques. La bonne foi dans l'erreur et l'ignorance ne saurait en excuser. C'est pour cela que S. Paul, parlant des païens qui n'ont pas de loi écrite, dit qu'ils sont à eux-mêmes leur propre loi parce qu'ils la portent gravée au fond de leur cœur : « *Cum gentes quæ legem non habent naturaliter ea quæ legis sunt faciunt, ipsi sibi sunt lex* » (Rom., II, 14). Ce qui leur enseigne cette loi, c'est leur conscience (ibid., 15).

II

Avant que l'idolâtrie n'eût envahi le monde, les hommes connurent nettement cette loi naturelle gravée dans leur conscience et ils en observèrent les prescriptions. Mais quand ils se laissèrent universellement entraîner au péché et, avec le péché, au désordre de toutes les passions, ils travaillèrent à la corrompre et à la dénaturer. C'est alors que Dieu résolut de la promulguer à nouveau dans toute sa pureté. Vous savez comment eut lieu cette promulgation, 1300 ans environ avant Jésus-Christ.

Dieu venait de faire sortir d'Egypte son peuple choisi : les Israélites. Après avoir traversé miraculeusement la Mer Rouge, ceux-ci venaient de dresser leur tente au pied du mont Sinaï quand, s'adressant à Moïse leur chef, Dieu lui dit : « Commande au peuple de se purifier, car, dans trois jours, Jéhovah descendra aux yeux de tous sur la montagne du Sinaï. » Trois jours après, en effet, une nuée épaisse enveloppe la montagne, et aux éclats du tonnerre et à la lueur des éclairs, on entend la voix de Dieu qui dit :

— Tu n'auras point de dieux étrangers devant moi, tu ne feras aucune image taillée, tu ne les adoreras ni ne les serviras point.

— Tu ne prendras point en vain le nom de Jéhovah ton Dieu.

— Souviens-toi du jour du Sabbat pour le sanctifier. Pendant six jours tu travailleras et tu feras tous tes ouvrages. Mais le septième est un jour de repos consacré à Jéhovah ton Dieu ; tu ne feras aucun ouvrage, ni toi, ni ton fils, ni ta fille, ni ton serviteur, ni ta servante, ni ton bétail, ni l'étranger qui est chez toi.

— Honore ton père et ta mère, afin que tes jours soient longs.

— Tu ne tueras point.

— Tu ne commettras point d'adultère.

— Tu ne déroberas point.

Tu ne porteras point faux témoignage contre ton prochain.

— Tu ne convoiteras point la maison de ton prochain. Tu ne convoiteras point sa femme ni son serviteur ni sa servante, ni son bœuf ni son âne, ni rien de ce qui lui appartient (Exode, xx, 3-17).

Après avoir ainsi formulé les dix commandements, Dieu les écrivit sur deux tables de pierre qu'il remit à Moïse. La première portait les trois premiers commandements qui sont l'expression de nos devoirs envers Dieu. Sur la seconde se trouvaient les sept autres commandements qui expriment nos devoirs envers le prochain. Ces deux tables furent déposées dans l'Arche d'alliance et conservées avec elle dans le Saint des Saints du Temple de Jérusalem. Au xvie siècle, à l'époque du concile de Trente, ces dix commandements furent rédigés en vers et c'est sous cette forme que nous les connaissons aujourd'hui.

A ces dix commandements qui constituent le Décalogue, Moïse, sur l'ordre de Dieu, ajouta de nombreuses ordonnances réglant les cérémonies du culte et l'administration de la justice chez les Juifs. Toutes ces ordonnances ont cessé d'être obligatoires à la venue de Notre-Seigneur, qui a abrogé la loi mosaïque, mais en a maintenu la partie morale, le Décalogue.

III

Parlant de la loi morale, Notre-Seigneur déclare en effet qu'il n'est pas venu l'abolir, mais la compléter : « *Non veni solvere, sed adimplere* » (Math., v, 17). Interrogé par un jeune homme qui lui demande ce qu'il doit faire pour obtenir la vie éternelle : « Si vous voulez entrer en la vie éternelle, lui répond le Sauveur, observez les commandements. *Si vis ad vitam ingredi, serva mandata.* » — « Mais quels commandements ? » insiste le jeune homme. Et Notre-Seigeur lui répond en promulguant à nouveau le Décalogue : « Vous ne commettrez point d'homicide, ni d'adultère, vous ne direz point de mensonge, vous honorerez votre père et votre mère, et vous aimerez le prochain comme vous-même » (Math., xix, 17-19). Notre-Seigneur ne parle point ici des commandements qui renferment nos devoirs envers Dieu, mais il le fait lorsqu'il répond au Docteur de la Loi qui lui demande quel est le grand commandement de la Loi : « Le voici, lui répond Jésus, vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme et de tout votre esprit, voilà le premier et le plus grand de tous les commandements » (Math., xxii, 37-38).

Notre-Seigneur n'est pas venu seulement promulguer une troisième fois la loi morale, il est venu aussi la restaurer, car les Scribes et les Pharisiens l'avaient altérée et corrompue par de fausses interprétations, ce qui faisait dire au Sauveur : « Si votre justice n'est pas supérieure à celle des scribes et des pharisiens, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. » (Math., v, 20). Notre-Seigneur rétablit le véritable sens de cette loi. Les Pharisiens en avaient rendu l'observation très difficile, tellement que Notre-Seigneur leur reproche d'accabler les hommes de fardeaux insupportables : « *Oneratis homines oneribus quæ portare non possunt.* » (Luc, xi, 46). Ils en avaient fait une loi de servitude. Notre divin Sauveur la rétablit dans sa pureté primitive et la débarrasse de toutes les obligations inutiles par lesquelles les hommes l'ont surchargée. Il mérite à tous, surtout, par sa passion et sa mort les grâces nécessaires pour l'observer facilement. Aussi, depuis Notre-Seigneur, la loi morale qui était devenue une loi de servitude, par la faute des docteurs juifs qui l'enseignaient, est-elle devenue une loi de grâce, de suavité et d'amour. L'Evangile en est et en restera à tout jamais le code immuable et parfait.

* *

Quel respect ne devons-nous pas avoir pour cette loi morale puisqu'elle a Dieu même pour auteur. C'est lui qui l'a gravée dans notre esprit lorsqu'il nous créa, c'est lui qui l'a promulguée

sur le mont Sinaï, au milieu du tonnerre et des éclairs. C'est Notre-Seigneur enfin qui l'a confirmée et qui en a fait ce joug doux et léger que sa grâce nous aide à porter. Etudions-la et avons-en toujours présents à l'esprit les différents articles. Quand Moïse en eut donné connaissance au peuple juif, il ajouta : « Ces commandements que je te donne aujourd'hui seront dans ton cœur. Tu les inculqueras à tes enfants et tu en parleras quand tu seras dans ta maison, quand tu iras en voyage, quand tu te coucheras et quand tu te lèveras. Tu les attacheras sur ta main pour te servir de signe et ils seront comme un frontal entre tes yeux. Tu les écriras sur les poteaux de ta maison et sur tes portes. » (Deut., vi, 6-9). Eh bien ! vous aussi, parents chrétiens, enseignez-les à vos enfants et redites-les avec eux, le matin pour en faire durant la journée la règle de votre conduite, et le soir pour examiner comment vous y avez été fidèles. Ainsi soit-il.

DANS UN COLLÈGE DE JEUNES GENS

I

1er Dimanche après l'Epiphanie

L'ÉVANGILE DE L'ADOLESCENCE

Jesus proficiebat sapientia et ætate et gratia apud Deum et homines

Jesus croissait en sagesse, en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes. (Luc, ii, 52).

Mes chers enfants,

La sainte liturgie, en vous faisant solenniser aujourd'hui la fête de l'Epiphanie, vous a exposés à oublier l'office du dimanche dans l'Octave de l'Epiphanie ; peut-être même n'avez-vous pas lu la page de l'Evangile réservée à ce dimanche. Elle mérite cependant d'attirer votre attention, car elle semble écrite spécialement pour vous et je l'appellerais volontiers l'Evangile de l'adolescence.

Un Docteur de l'Eglise fait à ce propos une réflexion que je livre à vos méditations. « Presque tous les prophètes, dit-il, ont écrit ; Moïse nous a transmis l'histoire du peuple de Dieu, il a précisé les ordonnances de la Loi afin qu'elles fussent lues assidûment au peuple ; des hommes divinement inspirés ont réuni dans plusieurs livres les actes des rois de Juda ; les évangélistes eux-mêmes ont fait passer sous nos yeux les instructions et les miracles de Jésus-Christ. Pourquoi Jésus-Christ est-il le seul qui ne nous ait point laissé de livre écrit de sa main ? — C'est, répond-il, qu'il est lui-même le Livre vivant qui doit fixer toute notre attention. » Recueillons donc cette parole du saint Docteur, et puisque nous trouverons dans l'Evangile, avec les exemples que nous devons imiter, la grâce pour les accomplir, lisons le texte sacré et n'omettons aucune des leçons qu'il nous donne.

* *

Puer crescebat et confortabatur, plenus sapientia, et gratia Dei erat in illo, lisons-nous au verset 40 de ce second chapitre de S. Luc. « L'enfant croissait et se fortifiait, il était plein de sagesse, et la grâce de Dieu était en lui. » Voilà résumée en quelques mots toute l'existence d'un Dieu pendant vingt années. N'est-ce pas aussi tout le programme de votre vie présente ? *Puer crescebat et confortabatur,* l'enfant croissait en âge : voilà la formation physique ; *plenus sapientia,* l'enfant croissait en sagesse : voilà l'instruction ; *gratia Dei erat in illo,* la grâce de Dieu était en lui : voilà l'éducation.

A première vue, n'êtes-vous pas étonnés de cet accroissement que S. Luc nous signale en parlant de l'Enfant-Dieu ? Ce triple progrès physique, intellectuel et religieux, pouvait-il donc exister en Celui que S. Jean nous représente dès le commencement plein de grâce et de vérité ? N'en doutons point, mes enfants, nous nous trouvons en présence d'un des problèmes les plus délicats que soulève le mystère de l'Incarnation. Le Verbe de Dieu, Dieu comme son Père, comme lui infini et parfait de toute éternité, qui n'a jamais eu de commencement, a cependant commencé d'exister le jour où il a renfermé sa divinité sous l'enveloppe étroite de notre chair. Comme les nôtres, ses membres se sont développés, sa langue s'est déliée, ses yeux se sont ouverts, il a pris contact avec le monde extérieur et peut-être a-t-il acquis ou du moins manifesté peu à peu cette connaissance expérimentale essentiellement dépendante du développement des organes et se perfectionnant avec eux. Sans doute, dès l'âge le plus tendre, il possédait tous les trésors de la sagesse et de la science ; mais s'il ne pouvait les accroître, il pouvait chaque jour en donner des marques plus sensibles selon les règles qu'il s'était précisées et selon les lois de sa Providence. Par là, il apparaît plus semblable à nous ; et les heureux témoins de ses premières années, Marie et Joseph, admiraient chaque jour, en même temps que son développement physique, la manifestation progressive de ses perfections, et ce spectacle jetait leur âme dans le ravissement.

Si l'Enfant-Dieu a voulu manifester progressivement ses perfections et sa sagesse, n'est-ce point parce qu'il s'était proposé d'être dès son berceau notre modèle, et n'est-ce pas à vous qu'est dédiée cette page de l'adolescence du Sauveur ?

A mesure que s'écoulent les années, vous grandissez, votre corps se fortifie, vos membres acquièrent de la souplesse et de la vigueur ; ce développement s'accomplit sous l'œil de Dieu, sous la protection de sa Providence ; vous n'y avez aucun mérite, et si vous en éprouvez quelque satisfaction, c'est au Père dont la sollicitude veille sans cesse sur vous qu'il faut faire remonter toute votre reconnaissance. Ce n'est donc pas à ce progrès physique qu'a songé l'Eglise en vous faisant lire l'Evangile de ce jour.

A mesure aussi que vous avancez en âge, vos facultés s'ouvrent à la vie. Dès vos plus tendres années votre père et votre mère ont épié l'éveil de votre intelligence, étudié vos actions en apparence les plus insignifiantes, recueilli vos réflexions naïves, écouté vos questions parfois curieuses et indiscrètes, cherchant à surprendre, dans votre désir de connaître, le

secret de votre avenir. L'heure venue, ils ont voulu hâter cette éclosion de vos facultés, ils vous ont confiés à des maîtres dont ils appréciaient les aptitudes et la science. En vous conduisant dans cette Institution, leur cœur était dilaté par les espérances les plus souriantes... Ces espérances seront-elles réalisées ? Et vos maîtres éprouvent-ils ce bonheur que ressentaient Marie et Joseph en présence de l'Enfant-Dieu ? Sans doute, il y en a parmi vous qui font notre joie et qui savent remercier leur père et leur mère des sacrifices qu'ils s'imposent pour eux. Mais sont-ils les plus nombreux ici ? Pouvez-vous tous vous rendre ce témoignage ? N'arrive-t-il pas qu'un père ou une mère tremblent en nous posant cette question : « Etes-vous content de mon fils ? » Et si la réponse est la plus douce des satisfactions lorsqu'il s'agit d'élèves appliqués et sérieux, quelle déception amère lorsqu'il s'agit d'enfants inattentifs et paresseux ! Comment oser répondre que, tandis que vos parents font tout pour vous, vous, hélas ! vous ne faites rien ou à peu près rien ; que vous ne faites rien de votre temps, de votre intelligence, de vos forces ; que vous ne faites rien de leur dévouement et de leurs sacrifices, que vous ne faites rien pour les récompenser et les satisfaire ! Ah ! je vous en prie, épargnez-nous de pareilles réponses qui font saigner si cruellement le cœur de tous ceux qui vous aiment !

* *

Gratia Dei erat in illo. Le progrès intellectuel ne suffit pas, il doit être accompagné du progrès dans la vertu. Et si vous voulez répondre aux désirs de vos parents, vous ne pouvez négliger ce progrès moral et religieux que l'Evangile vous propose. Bien des fois, j'ai entendu sortir de la bouche de votre père ou de votre mère une phrase telle que celle-ci : « Si vous faites de mon fils un homme instruit, j'en serai heureux sans doute ; mais ce que je vous demande surtout, c'est d'en faire un homme de devoir et un bon chrétien. » Avec quelle attention vigilante votre père et votre mère ont suivi le développement de la foi dans votre cœur ! A une heure importante de votre vie, le jour où votre enfance achevait de s'épanouir, sous le toit sacré d'un autre Nazareth, dans une maison consacrée à la T. S. Vierge, vous avez mis la main dans celle du Fils de Marie et vous lui avez promis une fidélité inviolable. Votre père et votre mère étaient près de vous, les yeux mouillés de larmes, le cœur palpitant d'émotion, à cette heure où vous preniez ces engagements sacrés ; et depuis ce jour ils surveillent les ascensions de votre âme dans les sentiers de la vertu. Vous les voyez maintenant plus respectueux de votre liberté ; leur autorité s'insinue avec une délicate persuasion plutôt qu'elle ne cherche à s'imposer, ils attendent l'usage que vous ferez de vos facultés. Leur bonheur est grand, s'ils vous voient chaque jour pénétrer davantage le sens de ces mots : *devoir* et *sacrifice.* Vous êtes leur vivante image ; et leur légitime ambition, c'est de retrouver en vous les traditions d'honneur et de vertu qu'ils ont reçues et qu'ils vous ont léguées.

Faut-il maintenant vous faire soupçonner les angoisses d'un père, d'une mère, d'un maître, lorsqu'ils suivent l'évolution de certains jeunes gens et que cette évolution ne s'accomplit pas selon la loi tracée par l'Evangile : *Gratia Dei erat in illo ?* A douze ans, à treize ans, cet enfant qui jusqu'alors avait en son père, en sa mère, en ses maîtres la plus entière confiance, devient fermé ; plus de ces confidences naïves qui permettaient de lire jusqu'au fond de son cœur ; il se dérobe. Il ne veut voir dans ceux qui sont chargés de le diriger, qu'une autorité dont le joug lui pèse et qu'il a hâte de secouer. « Et pourquoi, se dit-il, ne pas faire l'apprentissage de sa liberté ? Pourquoi lui en restreindre l'usage ? » Et ces conseils, cette direction qu'il ne demande plus à ses guides providentiels, il ira les chercher près d'un camarade plus âgé qui a éprouvé le premier de douloureuses et funestes expériences, ou dans un livre que jusqu'alors on dérobait à ses regards. Les révélations ne se font pas attendre. Promptement, il acquiert la science maudite ; plus promptement encore, il la met en pratique. En un jour, en une heure s'écroule l'édifice de plusieurs années. Le cœur était resté pur, l'imagination immaculée, les sens endormis ; et soudain naissent les pensées coupables, les désirs mauvais s'éveillent, et l'être tout entier tressaille d'émotions jusqu'alors inconnues. Des habitudes pernicieuses se contractent et menacent de flétrir ce jeune homme d'une précoce maturité. Et l'infortuné croit que c'est là le progrès. Il se dit libre, et il porte le joug des plus implacables passions. Il parle d'honneur, et il a trahi tous ses serments. Il se targue de courage, et un sourire lui fait ployer les genoux. Il affecte la joie et la gaieté, et il a le cœur déchiré par les remords. Je n'insiste pas, mes enfants. Non, il n'est pas vrai qu'un jeune homme doive tout savoir ; il n'est pas vrai qu'un jeune homme doive tout se permettre ; et retenez bien qu'il y a une pudeur de l'imagination qui est la plus précieuse sauvegarde de la vertu.

* *

A douze ans, continue l'Evangile, Jésus est conduit par Marie et Joseph à Jérusalem pour assister à la fête de la Pâque. Nous ne pouvons douter de l'empressement de Jésus à suivre son père et sa mère. Sans doute, l'Evangile apprend ici aux parents que c'est une de leurs obligations les plus sacrées d'initier de bonne heure leurs enfants aux devoirs religieux ; mais en même temps il apprend aux enfants qu'ils doivent répondre avec docilité à l'exemple qu'ils reçoivent et aux exhortations qui leur sont adressées. Ils doivent méditer ce passage du texte sacré, ces enfants qui, aux conseils discrets d'un père et d'une mère les invitant à venir prier Dieu avec eux, répondent en alléguant que ces devoirs religieux auxquels on les invite ne sont pas rigoureusement prescrits.

Telle ne fut pas la conduite de Jésus, car, la Sainte Famille ayant terminé ses pieux devoirs et sortant de la ville, nous lisons que Jésus resta à Jérusalem : *remansit puer Jesus in Jerusalem,* bien différent de ces enfants qui trouvent souvent trop multipliés les exercices de piété, et ne sont pas plu-

tôt entrés à la chapelle qu'ils désirent en sortir, qui savent à peine accorder à Dieu quelques instants d'entretien alors même qu'ils viennent de recevoir à la Table sainte le plus grand des bienfaits, qui ne comprennent pas que si l'Eglise célèbre un mystère plus solennel, nos adorations doivent être plus ferventes et nos prières plus prolongées, et qui ne voient dans cette prolongation d'hommages que la privation de quelques moments de récréation. Jésus, au contraire, veut jouir plus longtemps du souvenir des solennités pascales et s'entretenir plus longuement avec son Père.

Marie et Joseph ne tardèrent pas à s'apercevoir de l'absence de Jésus. D'abord tranquilles sur ses démarches, ils se persuadent qu'il se trouvait avec quelqu'un de leur famille ou de leurs amis ; toutefois, après l'avoir cherché sans succès pendant une journée entière, le cœur serré d'angoisse, ils retournent à Jérusalem.

Les alarmes de Joseph et de Marie ne vous semblent-elles pas exagérées ? Tous les motifs devaient les rassurer. Eux-mêmes n'avaient aucune imprudence à se reprocher ; ils savaient que l'Enfant ne pouvait être qu'en des mains bien fidèles et bien sûres. Au reste, n'était-il pas sous la garde de Dieu, qui, à plusieurs reprises, s'était montré son protecteur de la manière la plus visible ? La sagesse de Jésus, que tant de fois ils avaient admirée, ne devait-elle pas les préserver de toute imprudence ?... Hélas ! la perte de Jésus ne provoque pas toujours de pareilles alarmes. Cet enfant qui s'était uni à Jésus par les engagements les plus sacrés et qui, depuis plusieurs années, marchait avec lui dans les sentiers de la vertu, ralentit soudain sa marche. L'amitié de Jésus lui pèse, il ne veut plus de lui pour compagnon et pour guide, il est assez grand pour marcher seul. Jésus ne s'y est pas trompé ; mais s'étant interdit de violenter le libre arbitre de ses créatures, il s'en est allé. Demeuré seul, le pauvre jeune homme ne peut plus avancer. Jésus n'étant plus là, tout lui manque à la fois : la lumière qui éclaire, la parole qui console, le bras qui soutient, le pain qui rassasie, la puissance qui calme les tempêtes soulevées dans son âme. Et il ne sent pas que c'est l'absence de Jésus qui cause ses défaillances !...

Après trois jours de recherches incessantes et de douloureuses angoisses, Marie et Joseph trouvèrent Jésus dans le temple de Jérusalem ; assis au milieu des Docteurs, il les écoute, il les interroge. Oui, mes enfants, Lui, la Sagesse éternelle, il se réduit à écouter ; Lui, dont l'intelligence renferme tous les trésors de la science, il se contente de poser des questions ; Lui, qui devrait instruire les Docteurs, il est satisfait d'entendre leurs leçons. N'a-t-il pas voulu apprendre ainsi qu'il y a un âge, un état, où le premier devoir est d'écouter, où il faut interroger ? Il y en a qui ont reçu de Dieu la mission de vous instruire ; et si vos maîtres peuvent être remplacés par d'autres pour l'enseignement des sciences profanes, le prêtre ne peut être remplacé par personne pour l'enseignement de la science qui conduit au salut. « La foi, dit l'apôtre S. Paul, vient de l'enseignement, l'enseignement se fait par la prédication, la prédication est donnée par ceux qui en ont reçu la mission. » C'est une leçon que vous devez retenir. La foi que vous professez doit reposer sur des bases solides, la science religieuse que vous emporterez en sortant de cette maison ne saurait vous suffire pour la vie, vous devrez l'entretenir et l'augmenter, et recourir, à cet effet, à l'enseignement de ceux que Dieu a désignés.

* *

Je m'arrête, mes enfants. Je pourrais dégager encore bien des leçons de cette page féconde de l'Evangile ; la méditation que nous en avons faite ensemble vous montrera les enseignements précieux que vous pourrez puiser dans le livre divin. Etudiez-le avec une pieuse curiosité et efforcez-vous de reproduire les traits de Celui qui a voulu être votre modèle.

On raconte que Murillo, encore enfant, assistait comme enfant de chœur un prêtre qui portait les derniers sacrements à un peintre illustre qui se mourait. Le peintre, poussé par je ne sais quel instinct d'artiste, prit soudain un charbon dans l'encensoir que portait l'enfant et traça sur la muraille, près du lit où il allait mourir, une ravissante tête de Christ. A cette vue Murillo sentit s'éveiller sa vocation d'artiste ; l'image du Christ ne cessa de hanter son cerveau, et il la reproduisit avec respect et amour sur des toiles immortelles.

Dans l'Evangile, vous trouverez non seulement l'image du Christ, mais le Christ lui-même vivant et agissant. Vivez de sa vie, et si en votre personne vous montrez au monde l'exemple vivant du Christ, vous exercerez autour de vous le plus fécond des apostolats. Ainsi soit-il.

II

2e Dimanche après l'Epiphanie

LES NOCES DE CANA : MARIE MÉDIATRICE

Ce miracle des noces de Cana nous présente des leçons très intéressantes et très instructives. Les commentateurs du Saint Evangile n'ont pas manqué de faire remarquer que Notre-Seigneur, en assistant à ces noces juives, a voulu sanctifier le mariage chrétien en accomplissant dans cette circonstance son premier miracle. Je désirerais aujourd'hui considérer de préférence le rôle que remplit la T. S. Vierge en cette page de l'Evangile, et vous montrer l'harmonie qui existe entre ce rôle et la fonction de Médiatrice que lui attribuent la piété et la tradition catholiques.

* *

Vous avez observé, en lisant cet évangile, que c'est la T. S. Vierge qui s'aperçoit la première, et en temps opportun, de l'humiliation qui menace les malheureux époux. Elle fut la première invitée, avec elle on invita Jésus, les disciples accompagnèrent leur Maître, et peut-être faut-il chercher dans la venue de ces convives inattendus la cause de l'embarras dans lequel se trouvent les époux. Se rendant compte de ce qui allait arriver, Marie s'en va trouver Jésus et lui expose ses craintes. Jésus lui répond : « Femme,

que me voulez-vous ? » Ce mot « femme » traduit mal en notre langue la réponse de Jésus. Ce mot, employé fréquemment dans le Nouveau Testament, revêt une nuance de respect qui le rapproche du mot « Madame, » qu'il est d'usage d'employer dans les relations avec les princesses. — « Mon heure n'est pas encore venue, » ajoute Jésus. Ces paroles, bien qu'elles fussent dites avec une affectueuse douceur, n'en étaient pas moins un refus d'intervenir, refus d'ailleurs motivé par les dispositions de la Providence ; l'heure d'une manifestation miraculeuse de Jésus n'avait pas encore sonné.

Marie n'est pas surprise de la réponse de son Fils ; elle aussi, elle est soumise à la volonté de Dieu. Mais elle sait aussi que l'homme peut forcer le bras de Dieu à agir, que les décrets divins sont conditionnés, que la prière est cette force puissante qui en accélère la réalisation. Marie a foi en Notre-Seigneur, sa prière n'en est que plus efficace, et Jésus, nous le savons par l'Evangile, qui n'a jamais pu résister à ceux qui avaient foi en lui, ne peut résister à sa Mère, et, devançant l'heure des décrets divins, il accomplit son premier miracle pour être agréable à Marie.

Aussi la T. S. Vierge, sûre d'obtenir ce qu'elle demande, se contente de dire aux serviteurs : « Faites tout ce qu'il vous dira. » Les serviteurs obéissent ponctuellement aux ordres de Marie, ils exécutent les volontés de Jésus, et vous savez comment le miracle fut accompli : « Ce fut, nous dit S. Jean, le premier miracle de Jésus, c'est ainsi qu'il manifesta sa gloire et ses disciples crurent en lui. » Ce premier miracle, notez-le bien, qui inaugura la vie publique de Jésus, accrédita sa mission et le fit reconnaître comme l'envoyé de Dieu, se fait en présence de Marie, bien plus, à la prière de Marie. Ce bienfait incomparable de la foi que les disciples de Jésus reçurent en ce jour, leur fut accordé sur l'intervention de la T. S. Vierge. Aussi, interprète de la tradition catholique, Bossuet n'hésite pas à regarder ce fait évangélique comme attestant le rôle de Marie dans la distribution des grâces qui nous viennent de Dieu, puisqu'en ce jour, c'est sur la prière de Marie que les disciples ont reçu la grâce de la foi.

* *

Et la conclusion de Bossuet est celle de la tradition catholique. Dieu, qui avait décrété dans sa sagesse et son amour que son Fils serait notre Rédempteur et à cet effet prendrait la chair de l'homme, aurait pu le faire paraître sur cette terre à l'état d'homme parfait ; mais ce plan n'était pas assez conforme à son amour. Nous devions être rachetés non par un étranger semblable à l'homme, mais par un homme issu de notre race et qui revêtirait la chair même de l'humanité. Par ailleurs, Jésus, en s'incarnant, restant le Fils de Dieu, ne devait pas avoir de père sur la terre ; une Vierge-mère devait être ainsi le trait d'union entre Dieu et l'homme. Le même décret qui décidait l'Incarnation du Verbe décidait donc aussi la maternité de Marie. Mais l'Incarnation ne se sépare pas de la Rédemption, car Jésus ne s'incarne que pour mourir : « Dieu, dit S. Jean, a tellement aimé le monde qu'il lui a donné son Fils unique. »

A Nazareth, Marie fut donc sollicitée de s'associer au plan divin. L'affaire que l'ange Gabriel fut chargé de traiter avec elle ne fut pas, si l'on peut dire, une affaire privée, Marie consentant seulement à donner au Fils de Dieu la chair qui lui ferait une place parmi les hommes ; mais ce fut le salut du monde qui se décida. L'ange lui déclare le titre de celui qui sera le Fils de la Vierge, il s'appellera *Jésus*, car il sauvera son peuple du péché, ce sera donc le Rédempteur du monde, et Marie qui connaît les Ecritures, qui avait lu les souffrances au moyen desquelles le Messie, « l'homme de douleurs, » disait Isaïe, sauverait le monde, ne pouvait ignorer à quel prix s'accomplirait notre Rédemption, et quand elle dit qu'elle n'était faite que pour *servir*, quand elle prononce son *Fiat*, en même temps qu'elle consent à devenir la mère de Jésus, elle devient la corédemptrice des hommes. — Bien plus, ce *Fiat*, ce consentement à la mort de son Fils, cette acceptation pour elle-même d'une vie de souffrances et d'angoisses, elle le renouvelle au jour de sa Purification, quand, à la parole de Siméon, en même temps qu'elle offre son Fils, elle offre toute sa vie, toutes ses œuvres pour notre salut. — Dans une circonstance plus solennelle enfin, Dieu voulut qu'elle renouvelât son sacrifice. Avant que Jésus rendît le dernier soupir, sa Mère se trouvait près de lui au pied de la croix, et le sang que Jésus achève de verser pour nous racheter, il le verse sous les yeux de sa Mère et avec son acquiescement.

En faut-il davantage pour affirmer que Marie a été toute sa vie associée à l'œuvre rédemptrice de son Fils, qu'elle aussi a offert à Dieu le Père, pour notre salut, son Fils bien-aimé ? Non seulement elle nous a donné Jésus qui lui appartenait, puisqu'il était son Fils, mais encore elle a consenti à ses souffrances et à sa mort, et en y consentant elle nous a gagné, elle aussi, toutes les grâces qui sont le fruit des souffrances que Jésus a endurées et du sang qu'il a versé. N'est-il pas juste, dès lors, que nous ayant conquis les grâces, elle intervienne dans leur distribution ?

* *

Et l'Evangile confirme ce pouvoir de Marie.

Le jour où Marie rend visite à sa cousine sainte Elisabeth, c'est à la voix de Marie que Jean-Baptiste est purifié du péché originel.

Le jour où les premiers adorateurs se présentent devant l'Enfant-Dieu, bergers ou Mages, et reçoivent les grâces les plus précieuses, c'est Marie qui les accueille et les présente à Jésus : *Invenerunt puerum cum Maria matre ejus.*

Le jour où Jésus inaugure sa vie publique à Cana, c'est sur la prière de Marie, je vous l'ai fait remarquer, qu'il accomplit son premier miracle.

Le jour où l'Esprit-Saint descend sur les Apôtres et les inonde de ces grâces qui les rendent capables de tout braver, en ce jour où l'Eglise prend naissance à Jérusalem, c'est Marie qui préside à l'effusion de ces grâces.

Nous savons qu'au ciel où il réside, Jésus ne reste pas inactif, mais que, suivant l'expression de S. Paul, il est pour nous un avocat puissant et présente sans cesse à son Père ses souffrances et ses mérites pour nous obtenir des grâces. Croyons aussi que Marie de son côté intercède sans cesse pour nous, réalisant ce titre de Toute-puissance suppliante, *Omnipotentia supplex,* que lui décerne la tradition.

Vous le voyez, la doctrine que je viens de vous exposer n'est pas une pieuse exagération ; c'est une des traditions les mieux établies de la piété catholique. Aussi Pie X faisait écho à cette tradition lorsque, dans son Encyclique pour le cinquantenaire de la définition dogmatique de l'Immaculée-Conception [1], il proclamait Marie la dispensatrice de tous les trésors que Jésus nous a acquis par sa vie et par sa mort.

Sachez, mes enfants, tirer les conclusions de cette bienfaisante doctrine, et retenez que la dévotion à la Sainte Vierge est le salut du chrétien, suivant l'affirmation d'un grand saint qui s'est plu à répandre la confiance envers Marie : « *Servus Mariæ nunquam peribit,* le serviteur de Marie ne pourra jamais se damner. » Ainsi soit-il !

III

3e Dimanche après l'Epiphanie

ÉVANGILE DU CENTURION : L'ACTE DE FOI

> *Vade, et sicut credidisti, fiat tibi.*
> **Va, et qu'il te soit fait selon que tu as cru.** (Math., VIII, 13).

Notre-Seigneur venait de faire entendre à la foule les belles maximes que nous lisons dans le « sermon sur la montagne » et, descendant, il rentrait dans Capharnaüm. Il eut la joie d'y accueillir le premier païen qui soit venu à lui, une des plus nobles âmes dont parle l'Evangile. C'était un centurion de Rome, qui commandait le détachement de légionnaires établi sur les bords du lac. Il était respecté des Juifs et leur avait montré sa sympathie en leur faisant construire une synagogue. La charité la plus touchante animait son cœur : il venait supplier le Prophète de guérir son serviteur. Repoussant les sentiments inhumains qui inspiraient à cette époque les plus illustres philosophes et qui commandaient de traiter les esclaves sans égard, comme de vieilles bêtes de somme, le centurion depuis plusieurs jours veillait et pleurait au chevet de son serviteur. En même temps, pénétré à l'égard de Jésus du plus profond respect, il ne voulait pas le laisser venir jusqu'à sa demeure, il saluait en lui le puissant thaumaturge auquel une parole suffisait pour accomplir les plus grandes merveilles : « Seigneur, lui dit-il, dites seulement une parole, et mon serviteur sera guéri. »

Le spectacle de ce païen, professant à l'égard de sa divinité des sentiments si purs, séduisit le cœur du Sauveur, et songeant aux Juifs si rebelles à son enseignement, si incrédules en présence des plus grands miracles, il s'écria : « Jamais je n'ai trouvé une pareille foi dans Israël. » Et dans sa bonté il accéda à la prière du centurion.

I

Vous êtes-vous demandé, mes enfants, pourquoi Notre-Seigneur accorde de telles récompenses à la foi ? A chaque instant dans l'Evangile, il réclame du malade qu'il veut guérir la foi en sa puissance. Il veut nous montrer, en exigeant cette condition, tout ensemble l'*excellence,* la *nécessité* et la *fécondité* de l'acte de foi.

Par l'adhésion que nous donnons aux vérités que Dieu nous a révélées, nous rendons à sa souveraine intelligence, à sa science infinie, un éclatant hommage. Nous confessons l'infirmité et l'impuissance de nos facultés et nous faisons taire notre raison en présence de l'intelligence supérieure de Dieu. C'est là le sacrifice le plus grand que l'homme puisse accomplir, car la raison est le don le plus précieux dont la munificence du Créateur l'ait enrichi ; elle lui donne une place à part, elle l'élève au-dessus de tous les êtres de la création.

Ce sacrifice, Dieu l'exige, et il n'est rien de plus naturel. Chaque jour, il nous arrive d'accorder foi au témoignage de nos semblables ; la croyance est une des principales sources de nos connaissances. Nous croyons l'historien qui a été témoin des faits qu'il nous raconte ; nous croyons le savant qui a réalisé des expériences ; nous ajoutons foi à l'exactitude des calculs du mathématicien sans même nous donner la peine de les vérifier. A votre âge surtout, mes enfants, lorsque l'esprit s'initie à la science, c'est alors que la foi entre pour une part importante dans l'acquisition de vos connaissances. — Que Dieu à son tour nous parle, nous devrons sans nul doute ajouter foi à sa parole. Mais il y a une différence essentielle entre la parole de nos semblables et la parole de Dieu. Il nous appartient de juger nos semblables, d'apprécier la valeur de leur témoignage, de discuter l'autorité de leur science et de refuser notre foi aux savants dont les affirmations ne nous sembleraient pas suffisamment assises. Tout autre est notre position à l'égard de Dieu ; sa parole doit nous suffire. Certes, nous devons vérifier le fait historique de la révélation ; mais, ce fait une fois établi, ce serait faire injure à la science infinie de Dieu que de douter de sa parole et de la soumettre à nos discussions.

Et le fait historique de la Révélation ne semble-t-il pas surabondamment prouvé ? L'histoire du christianisme, sa propagation merveilleuse, le témoignage sanglant rendu à la parole du Christ par des millions de martyrs, la perpétuité de l'Eglise toujours debout, toujours vivante après dix-neuf siècles de luttes, le caractère éminemment bienfaisant des œuvres qu'elle inspire, la fécondité toujours renouvelée de son apostolat : voilà autant de faits accessibles à toutes les intelligences et qui accréditent la parole de Dieu.

Aussi l'apôtre S. Paul s'adressant aux Hébreux s'exprime-t-il ainsi : « Il faut que celui qui s'ap-

[1] *Ad diem illum,* du 2 février 1904.

proche de Dieu *croie* que Dieu existe et qu'il récompense ceux qui l'aiment. » La foi, voilà donc le fondement de la vie chrétienne. Sans la foi, je ne suis plus membre de l'Eglise, je n'ai plus de part aux mérites de Jésus-Christ, à sa rédemption, à sa grâce, à ses sacrements, à son Eucharistie ; avec la foi, au contraire, toutes les vertus peuvent prendre racine en moi et y germer dès fruits.

Et qu'ils sont nombreux les fruits que la foi est capable de produire dans les âmes ! Dans la même Epître, l'apôtre S. Paul rappelle aux Juifs les prodiges que les justes de l'Ancienne Loi ont accomplis sous l'inspiration de la foi et les récompenses que Dieu leur accorda. Lorsque Dieu demanda à Abraham de quitter la patrie de ses pères, Abraham crut à la parole divine et lui obéit ; lorsque plus tard Dieu lui commanda d'immoler son fils unique Isaac, l'espoir de sa race et la consolation de sa vieillesse, certes le sacrifice fut dur au cœur du vieux patriarche, mais quelle récompense accordée à sa foi ! Son fils lui fut conservé, et en lui furent bénies toutes les nations de la terre.

Il y a quelques jours, l'Eglise nous faisait lire le récit de la confession de S. Pierre. Vous connaissez cette scène magnifique. Notre-Seigneur est entouré de ses disciples et leur demande ce que les Juifs pensent de lui. « Les uns, répondent les disciples à Jésus, vous prennent pour Elie, les autres pour Jérémie, d'autres pour quelqu'autre des prophètes. — Et vous, leur réplique Jésus, pour qui me prenez-vous ? » Alors S. Pierre, prenant la parole, s'écrie : « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant ! » Voilà la profession de foi de Pierre, en présence de tous il proclame la divinité de son Maître. Ecoutez maintenant la réponse de Notre-Seigneur, et vous verrez quelle récompense inespérée va payer la foi de l'apôtre : « Tu es bienheureux, Simon, lui dit Jésus, car ce n'est pas la chair ou le sang qui t'ont révélé ces choses ; ce n'est pas ton intelligence de pêcheur qui a pu découvrir de si sublimes vérités, mon Père seul a pu te les révéler, et je te félicite d'avoir cru à sa parole. Aussi, ajoute le Sauveur, je te dis que tu es Pierre, et sur cette Pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. » Pierre fut le premier à confesser sa foi, il mérite de commander aux autres apôtres ses frères et d'être le successeur immédiat de Notre-Seigneur dans la direction de son Eglise.

Et depuis les origines de l'Eglise, c'est la foi qui explique sa mission, la foi qui a fait les martyrs, la foi qui a peuplé les déserts de moines et de cénobites, la foi qui a embrasé de zèle les pontifes, la foi qui a gardé la pureté des vierges.

II

N'avez-vous pas des *devoirs* à remplir pour garder votre foi ? — Il ne faut pas vous contenter de donner votre adhésion à la vérité révélée, il faut encore nourrir votre croyance par l'étude de votre religion. Le moyen, je vous le demande, de croire une parole qu'on ne connaît pas ? Aussi, ayez le culte de l'Evangile, aimez à en parcourir les pages sacrées, nourrissez votre intelligence des maximes du Sauveur, enflammez votre cœur au feu de sa brûlante charité ; en lisant sa vie, les splendeurs de sa divinité vous illumineront et le flambeau de votre foi brillera d'une plus vive clarté.

Il y a plus, et vous devez vous rappeler que l'acte de foi exige le concours de Dieu, l'aide puissante de la grâce ; il vous faut donc prier pour conserver votre foi et en produire les actes. A chaque page, dans l'histoire de l'Eglise, on rencontre des hommes convaincus de la véracité de nos Livres Saints, pénétrés en les lisant de la transcendance de leur doctrine, et cependant ces hommes ne sont pas allés jusqu'à fléchir le genou devant cette Majesté qu'ils respectaient. Au milieu du siècle dernier se produisait en Angleterre un grand mouvement de renaissance religieuse qu'on a appelé le Mouvement d'Oxford. D'illustres convertis apportèrent à l'Eglise les plus réjouissantes consolations et plus tard prirent place parmi les chefs qui la gouvernèrent ; par quel mystère ceux-là mêmes qui avaient dirigé les pas de ces convertis vers la véritable Eglise restèrent-ils eux-mêmes à la porte ? La grâce les sollicita et ils ne surent pas reconnaître son appel.

« Je crois, Seigneur, mais venez au secours de mon incrédulité » : telle est la prière qui doit souvent tomber de nos lèvres dans le chemin de la vie. La prière accroissant en nous la foi, nous adhérerons de pleine volonté à la parole de Dieu, malgré les ténèbres et les mystères qui l'enveloppent, jusqu'au jour où, dans les séjours de la gloire, tous les voiles tomberont et nos yeux seront dessillés à jamais. Ainsi soit-il !

PANÉGYRIQUE DE SAINTE AGNÈS

(21 janvier)

LA TENTATION ET LA VICTOIRE

Mecum habeo custodem corporis mei Angelum Domini.
J'ai avec moi pour gardien de mon corps l'Ange du Seigneur.

Mes frères,

Dans l'histoire de l'Eglise, qui renferme de si belles pages, où l'on rencontre des figures si pures, si attachantes, de si nobles caractères, je ne crois pas qu'il y ait de pages plus touchantes, de figure plus ravissante, de caractère plus élevé que l'histoire, la figure et le caractère de sainte Agnès. C'était encore presque une enfant ; ses juges croient qu'ils triompheront facilement de sa faiblesse, de son inexpérience de la vie, d'autant qu'elle n'est soutenue par personne, sauf par sa nourrice et par son amie sainte Emérentienne ; car ses parents ne paraissent point, retenus peut-être par la crainte, par la menace de voir piller leur opulente maison. Elle a treize ans ; elle comparaît seule devant ses juges, elle ne prend conseil que d'elle-même, et elle est soumise à la plus effroyable des tentations. Mais elle est revêtue de la force de l'Esprit-Saint qui l'éclaire et la garde ; elle a avec elle son ange gardien, qui semble lui

parler comme à une sœur, qui l'encourage et lui montre le ciel. C'est pourquoi elle triomphera et de ses juges iniques et des puissances de l'enfer.

Je veux vous faire assister à ce drame de sa *tentation,* puis à sa *victoire,* qui se termine par une sorte d'apothéose où ses parents viennent enfin la conduire triomphalement à leur tombeau de famille, inconsolables de n'avoir pas voulu assister celle qui est désormais la gloire de leur maison et dont la première prière au ciel a été pour eux.

I

Suivant la coutume des grandes familles romaines, Agnès avait été élevée par une nourrice qui devait demeurer avec elle jusqu'à son mariage. Or cette nourrice était chrétienne. L'enfant écoutait avidement ses enseignements, qui se gravèrent dans son cœur. Elle méditait l'Evangile, et elle aimait Jésus-Christ, le Fils de Dieu, si pur, si aimable et si grand ; ce Jésus de bonne heure la choisit pour son épouse, façonnant son âme et lui apprenant à tenir pour néant les vanités du monde. Rien ne lui parut plus beau que la virginité par laquelle une âme n'appartient plus qu'à Dieu et à Dieu seul, lui consacre ses pensées, sa prière, sa vie, son travail, son action. Tout son amour était pour Jésus crucifié et pour les hommes qu'il a aimés au point de mourir pour les racheter. Et chaque jour son amour s'accroissait, flamme attisée par sa fervente prière et par ses communications intimes avec le Sauveur dans la sainte Eucharistie.

Les gens du monde l'ignoraient encore, mais bientôt sa beauté naissante et ses richesses attirèrent les regards. Le fils du préfet de Rome, pour se l'attacher et pour lui plaire, lui offrit de magnifiques présents. C'est ainsi que le monde débute d'ordinaire quand il veut faire le siège d'une âme pure ; il sait combien la vanité a de séduction pour ensorceler une jeune fille, c'est pourquoi il a recouru à cette arme perfide qui ne compte plus ses triomphes. Mais le cœur de la vierge a des aspirations plus hautes, un idéal plus parfait : quand il a vu Jésus-Christ, l'idéal divin, la beauté, l'amour, la bonté infinie, il ne peut plus, il ne veut plus s'en déprendre, et les créatures ne lui inspirent plus que dédain et mépris.

— Retire-toi, appât de mort, *pabulum mortis,* s'écrie Agnès, j'ai donné mon amour à un autre fiancé à qui je ne serai jamais infidèle !

Avec quels accents elle parle de ce fiancé céleste qui occupe toutes ses pensées et qui possède toute son âme ! « Je l'aime, et je suis chaste ; je le touche, et je suis pure ; je le reçois, et je suis vierge ! » Ce langage était trop élevé pour être compris d'un païen. Le prétendant déçu ne saisit qu'une chose : c'est qu'il a un rival, et il confie son secret et sa peine à son père, qui cherche comment il pourra fléchir la fierté de cette patricienne dont l'alliance serait un si grand honneur pour sa famille.

Agnès a triomphé de la première tentation par son amour de Jésus-Christ, par sa profession de foi hardie, par la pensée que son âme est trop grande pour descendre à l'amour humain, fût-il légitime.

Le préfet de Rome va maintenant la circonvenir de ses promesses les plus séduisantes. Il s'informe quel peut être ce fiancé de la jeune fille. Quelqu'un lui dit : « C'est le Dieu des chrétiens ! » Il ne comprend pas, car il ignore les chastes mystères de la virginité chrétienne. Il sait qu'il y a de nobles jeunes filles romaines qui se dévouent au service de Vesta et qui sont honorées dans la cité. Il admettrait qu'Agnès entrât dans le collège des Vestales, mais non qu'elle se consacrât au Dieu des chrétiens. Elle lui déclare alors que rien ne pourra lui faire quitter l'Epoux qu'elle a choisi, pas plus qu'on ne la contraindrait à adorer de vaines idoles. C'est un honneur sans doute d'épouser le fils du préfet de Rome, mais combien Jésus-Christ est plus honorable, lui qui est le Fils de Dieu et le Maître de l'univers !

Elle veut donc rester vierge. Jésus-Christ est vierge, et fils de la Vierge Marie ; elle lui a donné sa foi, à lui dont la beauté surpasse toute beauté ; elle lui appartient, elle lui sera fidèle. Ici se dresse devant l'esprit du préfet de Rome la question de la virginité ; son âme païenne ne comprend pas qu'une vierge se donne à un Dieu qu'il ne connaît pas. Alors il en vient aux menaces : cette virginité qu'elle prétend refuser à son fils, il la lui fera ravir, elle succombera dans l'outrage et le déshonneur !

— Sachez, répond-elle avec assurance, que j'ai avec moi un ange, l'un des serviteurs de mon Epoux, un ange qui me garde et qui prendra ma défense. Le Seigneur Jésus que vous ne connaissez pas m'enveloppera comme d'un mur inexpugnable. C'est une injure à mon Epoux que d'espérer me fléchir !

C'est ainsi qu'on résiste aux tentations, d'abord en considérant combien les choses de la terre sont indignes de nous, comment seules les joies célestes peuvent faire le bonheur de l'âme, la remplir et la satisfaire ; ensuite en affirmant sa foi, sa volonté bien déterminée d'obéir à l'impulsion du Saint-Esprit, à la grâce qui nous parle plus haut que les voix humaines, à l'appel de Jésus-Christ qui nous prendra sous sa garde.

C'est en vain que le préfet de Rome fait allumer un bûcher et la soumet à la torture ; cette vierge, cette enfant fragile « domine son immense crainte, dit le poète Prudence ; fière et ferme, elle présente son faible corps aux plus durs tourments, et elle ne refuse pas de mourir. » Quand ses bourreaux la dépouillent de ses vêtements, ses cheveux se déroulent et l'enveloppent comme d'un manteau, afin que nul visage périssable ne puisse voir ce temple du Seigneur. L'ange de Dieu est auprès d'elle qui la revêt d'une robe blanche, et comme le fils du préfet de Rome jette sur elle un regard impudique, il tombe raide mort à ses pieds.

Mais la douce vierge prie son céleste Epoux de rendre la vie au téméraire jeune homme ; elle est exaucée, et celui-ci, éclairé par la grâce, s'écrie : « Il n'y a pas d'autre Dieu sur la terre que le Dieu des chrétiens ! » La vie de l'âme lui est donnée en même temps que lui est rendue la vie du corps. Agnès est victorieuse de la tentation, des menaces et des tourments, et avec quelle allégresse elle se ré-

pand en actions de grâces, elle remercie son divin Epoux et son ange gardien !

II

Il lui restait pourtant à livrer le suprême combat. Son ange avait protégé sa virginité, une conversion éclatante était le fruit de sa prière, la récompense de sa charité. La ville était tout en émoi, les pontifes idolâtres ameutaient le peuple contre cette magicienne, qui, disaient-ils, faisait perdre aux hommes la raison. Le préfet de Rome n'osant ni leur résister, ni poursuivre l'affaire, charge un juge subalterne de reprendre le procès. Agnès est condamnée à être brûlée. On allume un grand feu et les bourreaux la jettent dans les flammes. Elle est au comble de ses vœux. Comme Jeanne d'Arc, elle parle, elle prie à haute voix, elle remercie son divin Epoux de l'avoir arrachée à la fange terrestre, de lui avoir donné la force de répondre victorieusement au juge et de souffrir. Ce qui fait sa joie, c'est qu'elle a conservé sa virginité à son Epoux, avec qui on l'entend s'entretenir : « Je suis restée pure, dit-elle, et je rends grâces au Saint-Esprit de ce qu'il a ôté au feu son ardeur. J'ai trouvé sa flamme douce et sa chaleur agréable. Et maintenant je viens à vous que j'ai aimé, que j'ai cherché, que j'ai toujours désiré. Ce que j'ai souhaité, je le vois ; ce que j'ai espéré, je le possède ; je suis unie déjà au ciel à Celui que sur terre j'ai aimé de tout mon amour ! »

Ainsi parle et meurt cette enfant de treize ans, si fragile que quand elle a présenté son cou virginal et ses deux mains aux anneaux qui devaient les enserrer, on n'en trouva point d'assez petits pour enfermer ses membres délicats. Le bourreau ne sait où frapper. Tous pleurent ; mais les yeux de la martyre demeurent sans larmes. Elle se réjouit au contraire, parce qu'elle va à son Epoux qui l'appelle. Mais Dieu ne permettra pas que les flammes réduisent en cendres son corps virginal ; la violence de son amour est plus forte que l'énergie du feu, car elle éteint tout à coup la flamme du bûcher. La foule, témoin et de ce miracle, et de cette cruauté inutile et de ces souffrances si héroïquement supportées par une jeune fille, murmure et menace. La sédition gronde, qui peut se tourner contre l'auteur et les exécuteurs d'une si atroce sentence. Le juge ordonne alors au bourreau de lui trancher la tête. S. Ambroise nous la représente debout, invincible. Elle prie, elle incline la tête. On voit le bourreau trembler, comme s'il était lui-même le condamné ; son visage pâlit, sa main hésite à donner à la vierge le coup mortel ; il raffermit enfin son bras, et fait tomber d'un seul coup cette jeune tête, belle comme une rose qui s'entr'ouvre, prête à s'épanouir. Mais avant de recevoir le coup fatal, elle s'enveloppe dans sa robe et couvre son visage de sa main, puis ses genoux s'infléchissent, et elle tombe, drapée dans sa pudeur et son innocence. Elle meurt pour son Dieu, elle est martyre ; elle est vierge, et elle est portée au ciel par les anges, auprès du Sauveur qui fut son grand amour. C'était le 21 janvier de l'an 304.

Telle fut Agnès, généreuse et pure, ardente de charité et de foi ; une vierge ou plutôt un ange de Dieu. A quelle grande famille de Rome appartenait-elle ? Le rédacteur de ses *Actes* a négligé de nous le dire, parce que, pour lui, elle était non pas une citoyenne de Rome, mais une citoyenne des cieux. Préoccupé de sa beauté céleste, il oublie ses origines terrestres. Mais le peuple, lui, ne l'a pas oublié ; il l'admire, il l'honore, il la vénère, et l'Eglise a placé son nom dans le Canon de la messe, entre ceux de sainte Lucie et de sainte Cécile.

Sa gloire commence sur cette terre aussitôt après son supplice. Ses parents, fiers de leur fille et de la victoire qu'elle a remportée, conduisent son corps dans un de leurs héritages, et une foule de chrétiens l'accompagnent, parmi lesquels on distingue sa sœur de lait, Emérentienne. La rage des païens toutefois n'est pas apaisée ; ils se précipitent sur le saint convoi, sans parvenir à le disperser. On établit une garde autour de sa tombe, sur la voie Nomentane. L'intrépide Emérentienne reste là, au poste d'honneur ; mais les idolâtres l'en arrachent et l'entraînent pour la lapider. Elle n'était que catéchumène, mais elle fut baptisée dans son sang, et son âme alla rejoindre celle de sa douce amie.

Au ciel, Agnès contemplait ce spectacle ; elle voyait la douleur des siens et leur allégresse où il se mêlait des regrets. Ils ne quittèrent son tombeau ni jour ni nuit, très affligés. Elle voulut les consoler. Le huitième jour, ils aperçurent une multitude de vierges vêtues de robes d'or constellées de perles, de diamants et de fleurs. Au milieu d'elles s'avançait Agnès radieuse, ayant à ses côtés un agneau blanc comme la neige. Elle s'arrêta et s'approcha d'eux, avec sur les lèvres le sourire des bienheureux : « Ne me pleurez plus comme si j'étais morte, leur dit-elle. Réjouissez-vous, au contraire, de ce que j'ai gagné une couronne de gloire au ciel où je suis en si belle compagnie. Car je possède Celui que sur la terre j'aimais de toute mon âme. » Puis elle remonta au ciel avec son brillant cortège de vierges.

C'est la dernière leçon que nous donne la chère petite sainte. Elle nous a appris à résister aux tentations qui troublent notre vie ; elle nous a montré la gloire que lui a méritée son martyre avec sa virginité ; elle nous apprend enfin que les saints du paradis se préoccupent de nous, pensent à nous, prient pour nous plus encore qu'ils ne faisaient sur la terre. Leur amour est plus parfait, plus pur, plus éclairé et plus puissant. Ils partagent tendrement nos peines, et une partie de leur bonheur c'est de les adoucir. Vivons donc en communion avec eux, avec l'espoir d'aller un jour les retrouver. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE SAINT VINCENT

(22 janvier)

I

FIDÈLE A DIEU JUSQU'AU MARTYRE

Mes frères,

Je me réjouis de célébrer S. Vincent avec vous ; sans doute parce que vous êtes venus nombreux dans notre petite chapelle, mais aussi et surtout parce

qu'on retire toujours du bien à regarder une âme meilleure que la nôtre, qui par sa beauté nous attire vers elle et nous invite à lui ressembler.

C'est ce que nous allons faire en regardant la belle âme de S. Vincent, une âme de croyant, fidèle à Dieu jusqu'au martyre.

I

Nous sommes en Espagne au commencement du IVe siècle ; c'est dire que la foi chrétienne est encore peu répandue ; que le culte des idoles compte encore un très grand nombre d'adorateurs, que les païens n'ont guère le désir de quitter leur religion fausse pour embrasser la religion austère du Christ ; c'est dire aussi que l'autorité de l'Empire romain, qui s'étend jusque là, poursuit encore de sa haine les chrétiens.

La ville de Saragosse possède cependant une communauté chrétienne déjà ancienne et qui compte de nombreux martyrs ; et à sa tête l'évêque Valère a près de lui son diacre Vincent, destiné à lui succéder plus tard.

Tout jeune, Vincent lui a été confié pour être instruit dans les lettres et la religion. Il aime surtout à visiter les tombeaux des martyrs, et près d'eux s'est allumé en son cœur un très grand amour pour Jésus-Christ ; c'est une âme d'élite qui malgré sa jeunesse s'impose à tous ceux qui l'approchent. Aussi l'évêque a reconnu dans le jeune Vincent l'élève de Dieu ; il l'associe à ses travaux et ayant lui-même la parole difficile, il le charge de jeter la lumière dans les âmes pour les arracher à l'emprise de Satan et les placer entre les bras de Dieu.

Vincent d'ailleurs est accueilli avec joie par les fidèles. Sa piété, quand il assiste l'évêque au saint sacrifice de la messe, lui a mérité le respect de tous. Quand il arrive dans l'assemblée chrétienne, sa seule présence est un encouragement et sa parole chaude, vibrante, remplie du plus pur amour de Dieu, ranime les courages chancelants.

Dacien, le gouverneur, est l'ennemi de la religion chrétienne ; il est venu en Espagne comme « un commissaire spécial délégué à la recherche des chrétiens. » Il ne tarde pas à connaître les merveilles morales opérées par le jeune apôtre ; il le fait arrêter. Vincent est saisi, chargé de fers, et amené devant lui. Aux promesses les plus séduisantes comme aux menaces les plus farouches, le jeune diacre n'a qu'une réponse : « Je suis chrétien et je me fais gloire de l'être. »

Vincent n'ignorait pas qu'une pincée d'encens jetée sur l'autel des idoles aurait sauvé sa vie et lui aurait mérité les richesses et les honneurs de l'empire. Il n'ignorait pas davantage que sa réponse était une condamnation au dernier supplice.

En effet, il est livré au bourreau. Il ne s'agit pas encore de le faire mourir, mais d'obtenir le reniement de sa foi ou, au moins une apparence d'apostasie, afin que son exemple soit suivi par ceux qu'il a évangélisés.

Le jeune homme est étendu sur un chevalet, et ses membres sont disloqués ; sa chair est labourée par des ongles de fer ; mais son âme conserve toute son énergie et son visage, malgré la douleur, garde le calme et respire la paix.

Le persécuteur frémit de rage. Il fait flageller les bourreaux qui trois fois reprennent leur cruelle besogne. N'obtenant rien du martyr, ils l'étendent sur un lit de fer au-dessus d'un brasier ardent et le frappent de lames rougies au feu. A demi-mort, Vincent est reconduit dans un cachot obscur et il est étendu sur le sol où, par un raffinement de barbarie, l'on avait semé des poteries brisées. O merveille ! soudain le cachot s'illumine, des parfums inconnus remplacent les vapeurs fétides, et debout, Vincent écoute la voix des anges. Le gardien ne peut d'abord en croire ses yeux ni ses oreilles ; puis, touché de la grâce, il demande le baptême et cette prison devient un temple où le martyr, avant d'expirer, prêche encore l'Evangile à ce nouveau converti.

II

M. f., voici très rapidement rappelé devant vous le martyre de votre patron S. Vincent.

Nous sommes souvent tentés de croire que la vie des saints n'est qu'une page édifiante de l'histoire de l'Eglise, un récit émouvant du passé. Non, m. f., la vie des saints et des martyrs, c'est une leçon que Dieu nous donne.

Les difficultés que Notre-Seigneur a rencontrées, les premiers chrétiens les ont connues, nous les connaissons et nous les connaîtrons encore demain.

« Le monde m'a haï, » dit Notre-Seigneur à ses disciples, « il vous haïra vous-mêmes, car le disciple n'est pas au-dessus du Maître. Vous serez traînés devant les synagogues et les tribunaux ; ne vous troublez pas, car c'est l'Esprit-Saint qui parlera par votre bouche. Ayez confiance, j'ai vaincu le monde. »

Et, fort de la parole de son Maître, vous venez de voir le jeune Vincent, traîné devant l'autorité romaine, se présenter fier et digne : « Je suis chrétien et je me fais gloire de l'être. »

Comme S. Vincent, m. f., nous vivons dans un monde demi-païen. Regardez autour de vous. On élève les enfants en dehors de toute idée religieuse ; certains ne sont pas même baptisés. La vie n'a pour eux d'autre but que le plaisir, la fortune, la jouissance. Parlez à ce monde-là de son âme, de son éternité, des jugements de Dieu, du ciel, de l'enfer : vous le verrez sourire et hausser les épaules, vous lui paraîtrez des niais. Vous le voyez, certains hommes sont redevenus païens, païens comme ceux du temps de S. Vincent. Et comme ceux-là aussi, ils voudraient que les chrétiens soient anéantis, les prêtres pendus et les églises converties en salles de bal. Certains, s'ils le pouvaient, accepteraient la manière violente : voyez la persécution au Mexique, elle renouvelle la persécution dont S. Vincent fut le martyr.

En présence de ce paganisme, S. Vincent vous demande de réveiller votre foi. — Peut-être en effet s'est-elle un peu endormie au fond de vos âmes ? Oh ! sans doute, vous croyez à Dieu le Maître de l'univers, qui fait briller son soleil sur les bons et sur les méchants, qui féconde la terre, fait fleurir la vigne et donne le nectar qui réjouit le cœur de l'homme. Sans doute, vous croyez à N.-S. Jésus-

Christ, son image en croix est dans toutes vos maisons, et vous espérez bien que les souffrances de sa Passion et de sa mort vous obtiendront à l'heure dernière le pardon de vos péchés et la récompense des élus.

Mais, tout de même, votre foi n'est-elle pas endormie ? Ne considérez-vous pas Dieu comme un Père très éloigné de vous, perdu dans les profondeurs immenses de son ciel ? N'auriez-vous pas oublié que Jésus-Christ s'est fait votre compagnon de route, qu'il a ici sa maison près de la vôtre, et qu'il demeure dans le sacrement de l'autel, enfermé dans son tabernacle, pour vous bénir, venir dans vos âmes, et vous consoler dans vos peines ?

A la voix de S. Vincent qui nous répète : « Je suis chrétien et je me fais gloire de l'être, » réveillons notre foi, montrons-nous fiers de notre titre de chrétiens. S'il fut un temps où l'on pouvait vivre sans montrer son opinion (et il n'est pas certain que ce temps ait jamais existé), il faut avouer que de nos jours ce temps-là n'est plus. L'homme a l'horreur de la fausseté et du mensonge ; il veut savoir qui est devant lui. M. f., nous n'avons pas à rougir de nos modèles : les saints et les martyrs. Nous n'avons pas à rougir de notre chef : N.-S. Jésus-Christ. Nous devons dédaigner les sourires moqueurs et les paroles de mépris, et fièrement, sans peur, montrer ce que nous sommes : de vrais chrétiens.

III

Les récits des souffrances endurées par les martyrs pendant les persécutions violentes nous étonnent, et nous serions tentés de croire que ces récits sont exagérés ou que les martyrs, par une grâce spéciale, ne sentaient pas la douleur.

Ce qui est vrai, m. f., c'est que Dieu donne à chacun la grâce nécessaire au moment où il en a besoin. De même que pour certaines heures pénibles, douloureuses ou périlleuses de notre vie, Dieu vient à notre aide ; de même, quand il a fait à un homme le glorieux honneur du martyre, Dieu n'a pas supprimé la souffrance, mais il a donné à celui qui souffrait pour lui son secours, pour qu'il lui restât fidèle jusque dans la mort.

S. Vincent a subi le chevalet, il a senti les ongles de fer le mordre jusqu'au sang, les lames rougies le brûler plus qu'une dévorante fièvre. Si la chair a frémi, son cœur n'a point failli : Dieu était là !

Ah ! m. f., il ne nous suffit pas de croire, il nous faut être fidèles à notre foi, et la fidélité nous demande toujours un effort. Dieu n'exigera pas de nous, sans doute, le sacrifice du sang ; mais il nous demande certainement le sacrifice journalier de notre volonté.

Comme un père attend l'affection libre et reconnaissante de son enfant, Dieu attend l'hommage libre et reconnaissant de notre foi. Il attend votre prière de chaque jour, votre présence chaque dimanche au saint sacrifice. Il attend l'offrande de vos travaux, de vos préoccupations, de vos souffrances, de vos chagrins.

Ne le croyons pas un Dieu insensible, au cœur sec et froid ; il est au contraire un Dieu sensible et bon qui se penche sur le petit enfant pour le protéger, sur la jeunesse pour l'éclairer, sur le père de famille pour le fortifier, sur la mère pour la consoler, sur le vieillard pour l'attirer.

Mais pour nous donner son secours, Dieu attend le geste de notre main. Nous nous plaignons parfois qu'il semble ne pas s'occuper de nous ; c'est lui qui aurait le droit de se plaindre que nous ne nous occupons pas de lui. Reconnaissons loyalement que de tous nos devoirs, ce sont nos devoirs envers Dieu qui sont les plus négligés.

Nous pouvons avoir quelques difficultés, quelques obstacles à pratiquer notre religion ; mais, à l'exemple de S. Vincent, nous ne devons pas faiblir. Dieu est là, c'est lui qui commande, et c'est lui qui nous aidera. Si nous sommes plus fidèles, le secours divin sera plus efficace, notre âme sera plus en paix, et le labeur de chaque jour sera plus fructueux.

* *

Pour récompenser l'héroïque fidélité de S. Vincent, Dieu illumina son cachot et en même temps l'âme de son geôlier, qui fut amené à la vérité.

Trop souvent la force des ennemis de Dieu vient de notre faiblesse. Si nous sommes fidèles dans la pratique de notre foi chrétienne, soyons certains que notre exemple soutiendra les bons, encouragera les timides, décidera les hésitants, éclairera peut-être les ignorants, et notre effort nous méritera, — m. f., je vous le souhaite, — une des plus douces joies qu'on puisse goûter ici-bas : celle de rapprocher les âmes de Dieu. Ainsi soit-il.

II

L'EXEMPLE DE SAINT VINCENT [1]

Nous voici à nouveau réunis pour fêter ensemble le grand S. Vincent. Je me réjouis avec vous de la coutume reprise l'an dernier : elle vous permet de venir nombreux implorer la protection du Patron des vignerons, et elle me permet, à moi, de rencontrer ici, au pied de l'autel, des paroissiens dont j'ai la charge comme de tous les autres, mais à qui il ne m'est donné que très rarement — et je le regrette — d'adresser la parole au nom du Bon Dieu...

J'espère, Messieurs, que voilà une tradition bien assise désormais.

* *

La vie et la mort de votre bienheureux Patron nous sont une leçon : elles nous montrent l'exemple du dévouement sans borne à la cause de N.-S. Jésus-Christ. C'est pour répandre le culte du divin Maître que Vincent avait accepté de son Evêque la charge lourde, et combien importante, de prêcher l'Evangile. C'est pour rester fidèle au divin Maître qu'il résista fièrement à toutes les flatteries, qu'il endura vaillamment d'indicibles tortures et qu'il se soumit à une mort cruelle. C'est parce qu'il surmonta tous les obstacles dressés contre lui, sur la route du devoir chrétien, pour ne jamais faillir au

[1] Nous empruntons à un Bulletin paroissial ce canevas d'allocution pour la St-Vincent.

service du divin Maître, qu'il justifia en vérité son beau nom de Vincent, *le Victorieux*.

Ah ! m. f., oui, quel exemple ! Tous, vous comme moi, moi comme vous, nous devons l'imiter. Je veux dire que nous sommes ici-bas, sur cette terre qui nous donne, n'est-ce pas ? beaucoup plus de déceptions que de consolations, uniquement pour montrer au Christ-Jésus que nous voulons lui rester fidèles. On le lui a promis pour nous, au jour de notre Baptême ; et nous avons renouvelé la promesse, en connaissance de cause, au soir de notre Première Communion.

Devrons-nous, pour affirmer notre fidélité, affronter le fer et le feu, comme S. Vincent ? Qui sait ?... Quand une nation risque de tomber sous la férule des révolutionnaires, dont la devise est « Ni Dieu ni Maître, » il faut s'attendre à tout. Quoi qu'il en soit, de nos jours et depuis cinquante ans, en France, on a besoin de pas mal de courage pour s'affirmer chrétien et aviser qui de droit qu'on veut bien s'agenouiller, mais pas devant les hommes : devant Dieu seul ! — Quoi qu'il en soit, et en tout temps (Notre-Seigneur, du reste, a pris soin de nous en avertir), pour être fidèle, il est nécessaire de « se renoncer soi-même » et de « porter sa croix, » ne serait-ce que cette croix (qui n'est pas la moins lourde) qui consiste à se gêner pour remplir ses devoirs, coûte que coûte, et, coûte que coûte, obéir aux commandements de Dieu et de l'Eglise.

Oui, Messieurs, il faut du courage ! Mais Dieu est bon, et il ne nous demande pas l'impossible. S'il nous demande cela, c'est parce que, de notre part, cela est possible, et parce qu'il nous soutiendra et nous aidera, comme il soutint et aida S. Vincent. Il ne fera pas toute la besogne ; mais pour peu que nous montrions de bonne volonté, que nous fassions preuve de vaillance, il fera de nous aussi, en définitive, *des Victorieux*.

Pensons-y donc. C'est très bien de travailler, de peiner du matin au soir pour faire rendre à la terre tous ses fruits : et le pain qui nourrit et le vin qui réjouit. C'est très bien et c'est très beau, puisque vos travaux, j'aime à le dire et à le répéter, font de vous les coopérateurs de Dieu. Après le prêtre, le paysan est le plus grand des hommes : c'est peut-être pour cela que la majorité des prêtres sont des paysans. Seulement, il faut travailler dans l'ordre, avec Dieu vraiment et non pas en dehors de Dieu, comme font ceux qui ne pensent jamais à Lui, et non pas surtout contre Dieu, comme font ceux qui, par exemple, lui ravissent le jour qu'il s'est réservé...

L'homme perd sa dignité, m. f., lorsqu'il travaille comme une bête de somme, sans jamais de repos, sans jamais regarder en-haut et élever son âme vers le ciel.

Une nation va à la décadence quand ses citoyens ne pensent qu'à la terre, au bien-être matériel, au plaisir, et oublient ou, qui pis est, rejettent Dieu...

POUR UNE VÊTURE ET UNE PROFESSION

I

FIDÉLITÉ, AMOUR, FÉCONDITÉ

> *Gaudeamus, et exultemus... : quia venerunt nuptiæ Agni, et uxor ejus præparavit se.*
>
> **Réjouissons-nous et tressaillons d'allégresse... : car les noces de l'Agneau sont venues et son épouse s'est préparée.**
> **(Apoc., XIX, 7).**

Monseigneur, mes Sœurs, mes Frères,

Les paroles que je viens de citer visent, dans leur sens scripturaire et direct, les noces mystiques du Christ et de son Eglise ; mais la logique autorise, au moins par voie de conséquence, à en faire une application légitime à la cérémonie qui nous rassemble aujourd'hui.

Epouse de Dieu, toute âme sanctifiée l'est réellement, parce que l'action de la grâce sanctifiante et de la charité assure la présence de Dieu en elle et son union avec lui, union qui rappelle, bien que de loin, l'alliance du Verbe avec l'humaine nature dans la personne adorable de Jésus. Mais ce titre d'épouse convient d'une façon éminente et singulière à l'âme consacrée au Seigneur par les vœux de religion. La profession religieuse, en effet, tend à procurer le plein épanouissement de la charité et partant à rendre aussi complète que possible l'intimité de l'union qui en résulte avec Dieu. Les trois vœux de pauvreté, de chasteté, d'obéissance, visent à écarter les trois grands obstacles qui s'opposent au développement de l'amour divin dans une âme : l'attache aux biens terrestres, la soif du plaisir, l'esprit d'indépendance. La consécration au Seigneur exclut du cœur le partage des affections entre Dieu et un époux terrestre ; elle réserve pour le Christ, pour son service direct ou pour le dévouement aux membres de son corps mystique, toute l'activité et les énergies aimantes de la religieuse. Et c'est ainsi qu'elle fait d'elle, à un titre éminent et tout particulier, l'épouse de Jésus.

Tel est le lot qui vous est réservé par la miséricordieuse bonté de la Providence, mes Sœurs. En face de cette perspective glorieuse, vos âmes s'ouvrent à une sainte allégresse : *Gaudeamus*. Nulle tristesse ne se mêle à votre joie, pas même le regret du foyer familial que vous laissez dans les Vosges ou sur le rocher lingon. Aussi bien, dans le genre de vie qui vous attend, l'adieu que vous dites à ce foyer n'a-t-il rien d'éternel. Sans doute, votre pensée aimante se reporte vers vos chers parents ; mais eux-mêmes, vous le savez, s'unissent à votre joie sainte et à votre légitime fierté. Leur foi vive comprend quel honneur et quel bonheur c'est pour un père et une mère de donner une épouse à Jésus, alors même et surtout quand ils ont offert déjà un lévite pour ses autels. Que dis-je ? Cette foi est assez profonde pour qu'ils envisagent avec un bonheur accru la perspective d'un regard de Jésus s'abaissant une fois encore sur leur foyer pour y choisir une nouvelle élue de son cœur. Ils savent, d'ailleurs, ces

parents chrétiens, à quel époux, combien noble et combien tendre, ils vous confient. Un père, une mère, ont-ils toujours la même assurance quand ils commettent à un homme, presque inconnu la veille, l'honneur et le bonheur de leur enfant ? Et puis ils n'ignorent pas non plus, vos chers parents, quelles mystérieuses attirances vous ont conduites en cette communauté et quelles tendresses vous y accueillent. Votre nom, Sœur Saint-J., ne rappelle-t-il pas que vous fûtes l'enfant de la maison, que vous avez grandi dans cet ouvroir de la Providence, appelé à devenir la pépinière de son recrutement ? Et vous, Sœur J., ne trouvez-vous pas dans deux de vos Sœurs suivant l'esprit l'affection d'une seconde mère et d'une seconde sœur suivant le sang ?

Tous les cœurs sont donc à la joie, et à votre allégresse, mes Sœurs, nous nous associons à bon droit : *Gaudeamus et exultemus : ...quia venerunt nuptiæ Agni,* car voici les noces de l'Agneau. Oui, l'heure a sonné des premières promesses, des fiançailles, pour vous, mon enfant, future Sœur B., et pour vous, mes Sœurs, celle des célestes épousailles. Vous vous êtes préparées pour cette heure bénie : *et uxor ejus præparavit se.* Suivant la parole du Voyant de Patmos, vous avez revêtu la tunique de fin lin, la parure de sainteté, « *Byssinum justificationes sunt sanctorum.* » Drapées modestement dans cette robe éclatante et pure, ornées des joyaux de la vertu (Cf. Apoc., XIX, 8), vous vous avancez, joyeuses, à la rencontre de l'Epoux céleste. Avant de mettre votre main dans sa main, souffrez que je vous rappelle brièvement ce qu'il attend de vous. FIDÉLITÉ, AMOUR, FÉCONDITÉ : ces trois mots résument vos devoirs, la loi de son alliance. Puissiez-vous en comprendre toute la portée et, dans votre conduite, la réaliser pleinement ! Ensemble demandons-le à Jésus, votre divin Epoux, par l'intercession de Marie.

I

Vous serez, mes Sœurs, des épouses fidèles. Vous allez vous donner à Jésus ; il ne faudra jamais vous reprendre. Vous allez lui consacrer toutes les affections de votre cœur et toutes les énergies de votre volonté ; gardez-vous d'en prostituer jamais l'hommage à quelque créature, fût-ce à vous-même, dans les recherches d'un égoïsme intéressé, superbe ou voluptueux. Votre fidélité se ramènera pratiquement à l'observance de vos trois vœux de pauvreté, de chasteté, d'obéissance. Respectez-en la lettre ; n'en perdez jamais de vue l'esprit. Soyez fidèles, non seulement à leurs étroites exigences, mais encore à leurs délicatesses.

Ces vœux forment comme une triple haie vive autour de votre âme, le jardin fermé, la vigne choisie, dans laquelle le Bien-Aimé a mis ses complaisances. Veillez à ce que cette haie reste bien intacte, à ce qu'aucune ouverture ne livre passage aux « petits renards, *vulpes parvulæ,* » dont parle l'épouse du Cantique (II, 15). Leur puissance de nuire, sachez-le, ne se mesure pas à leur taille ; leurs ravages seraient désastreux. Ces petits renards symbolisent les manquements à la fidélité : attachement déréglé aux objets mis à votre disposition, préoccupations anxieuses au sujet de votre avenir temporel, recherche des aises, poursuite d'un confort excessif, ou bien, en sens opposé, incurie, pertes de temps, négligences dans le labeur ; démarches imprudentes, lectures frivoles, rêveries plus ou moins morbides, liberté des regards, caresses ou privautés déplacées, complaisance sensible dans les charmes que l'âge, le sexe ou l'harmonie de formes peuvent mettre dans la créature ; vivacité préoccupante ou exclusivisme d'affections même d'ailleurs légitimes ; esprit d'indépendance, de critique, infractions aux règles, mépris pratique des observances, murmures ou lenteurs dans l'obéissance ; autant d'infidélités, légères peut-être dans leur objet, mais singulièrement nuisibles pour l'âme religieuse, dès qu'elles sont réfléchies et conscientes, surtout si elles viennent à se multiplier. L'effet en est plus redoutable encore quand elles deviennent des habitudes acceptées. Alors les ravageurs saccagent littéralement la vigne et le Bien-Aimé n'y trouve plus que des pampres stériles au lieu des fruits qu'il en attendait. Comment cette âme infidèle pourrait-elle prétendre à l'intimité avec l'Epoux céleste quand ses journées se passent à manquer à l'amour qu'elle lui doit ?

Prenez donc garde, mes Sœurs, aux « petits renards. » Défendez contre eux l'accès de vos âmes par une vigilance attentive sur vos sens intérieurs et extérieurs, par la garde du cœur. Il vous en coûtera certainement. La fidélité vous demandera des efforts, des luttes, des sacrifices. Mais n'êtes-vous pas les épouses de l'Agneau, de Jésus Crucifié ? Comment pourriez-vous prétendre à ce que tout fût commun entre l'Epoux céleste et vous-mêmes, si de votre vie vous entendiez bannir le renoncement et l'immolation ? Aussi bien, pour vous rendre le labeur aisé et douce la souffrance, vous aurez, mes Sœurs, l'amour.

II

Par votre vœu de chasteté et votre consécration, mes Sœurs, vous avez réservé pour Dieu, pour son Christ, toutes vos énergies aimantes. Ah ! je vous en prie, donnez chaque jour libre cours aux élans affectifs de votre cœur pour le Père céleste, pour Jésus, ainsi qu'à l'activité généreuse que l'amour inspire !

Quand on aime, on pense souvent à l'objet de ses affections. Moins heureuses que sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, vous serez plus de cinq minutes sans évoquer la pensée de Dieu ; du moins, vivez habituellement dans le sentiment de sa présence... Quand on aime, on le dit volontiers. Que de fréquentes oraisons jaculatoires aillent porter à Jésus la protestation de votre amour !... Quand on aime, on cherche à se rapprocher de la personne aimée. Que vos délices soient de vous trouver au pied du tabernacle. Venez-y, s'il se peut, pour l'oraison, en tout cas, fidèlement pour l'assistance à la sainte messe et pour la visite au Saint-Sacrement. Et puisque votre Epoux céleste veut bien vous convier à un rapprochement plus étroit encore, puisque le Verbe fait chair daigne descendre comme nourriture au plus intime de votre être, soyez fidèles, je vous en conjure, à le recevoir aussi souvent que possible dans la Sainte Communion. Dans votre préparation et votre action de

grâces, comme dans la prière et vos divers exercices pieux, ne permettez pas à votre pensée vagabonde de vous entraîner, consciemment, loin de l'objet de votre amour.

Quand on aime, on se plaît à fixer du regard celui qu'on aime, à détailler, par la pensée, les traits de sa physionomie morale. Dans votre oraison — à laquelle vous resterez scrupuleusement fidèles, — vous méditerez, mes Sœurs, sur Dieu, sur ses infinies perfections, sur le mystère de sa vie intime, sur les merveilles de son activité créatrice ; vous contemplerez Jésus, Verbe fait chair, abimées devant la majesté de sa personnalité divine, saintement éprises des charmes spirituels de son Humanité sainte, attentives à recueillir affectueusement les paroles tombées de ses lèvres, la leçon vécue de ses exemples,... pour y conformer votre propre conduite.

Car, quand on aime, on tend à se modeler sur la personne aimée ; on prend ses pensées, ses sentiments, ses manières de voir et ses façons d'agir. Pour lui prouver son amour, on cherche à lui faire plaisir ; on a le souci constant d'harmoniser son propre vouloir à chacune de ses volontés. Vous agirez ainsi, mes Sœurs. « Faire plaisir à Jésus » sera pour vous le secret de la sainteté. Vous aurez à cœur de chercher toujours le divin vouloir pour toujours l'accomplir. Vous saurez le discerner derrière la lettre des constitutions et des règles, derrière les ordres ou conseils de vos supérieures, derrière les exigences du devoir d'état, derrière les avis du guide de votre âme, dans les inspirations et les impulsions de la grâce. Sous quelque forme que vous apparaisse ce divin bon plaisir, vous l'embrasserez avec une soumission affectueuse. Vous direz toujours « oui » à votre Epoux céleste, à ses ordres, à ses conseils, épiant le moindre mot de lui, le moindre geste révélateur de son bon plaisir. Vous direz le « oui » de la soumission active, courageuse ; vous direz pareillement le « *Fiat* » de l'acceptation généreuse.

Quand on aime, en effet, on se donne, et la perfection du don, c'est l'abandon. L'épouse affectueuse le pratique sans arrière-pensée à l'endroit d'un époux qu'elle sait vertueux autant qu'aimant. Elle se laisse conduire par lui en toute confiance. Jésus est la sainteté même ; il est l'époux le plus tendre. A ses adorables volontés abandonnez-vous, mes Sœurs, sans réserve et sans retour. Visez à pouvoir dire, en toute sincérité, avec la Vierge de Lisieux : « Ce qu'il choisit pour moi, c'est ce qui me plaît davantage. C'est tout ce qu'il fait que j'aime. » Acceptez par avance la part d'amertume que l'Agonisant de Gethsémani entend vous réserver dans son calice. Livrez-vous à l'amour miséricordieux de Jésus. Dites, dès maintenant, un « *Fiat* » généreux aux formes diverses de l'épreuve : souffrances physiques, douleurs morales, sacrifices de la vie commune, peines intérieures, nuit des sens et de l'esprit. Au fur et à mesure que ces sacrifices lèveront au champ de l'existence quotidienne, cueillez-en les fleurs, comme la petite Thérèse, et offrez-les à Jésus « pour lui faire plaisir » et aussi pour acquérir des mérites et sauver les âmes. Car l'amour en vous doit être principe de fécondité.

III

Fécond, l'amour l'est naturellement dans les unions terrestres, quand les époux sont fidèles au devoir, sous réserve cependant de la bénédiction du ciel. Cette bénédiction des enfants, le Seigneur la refuse parfois à des époux vraiment chrétiens, sincèrement désireux de peupler leur foyer. Dans l'ordre surnaturel où se placent vos célestes épousailles, mes Sœurs, la fécondité ne dépend, en un sens, que de votre libre volonté. Non, assurément, que le concours divin cesse d'être nécessaire ; il est autant et plus qu'ailleurs indispensable. Mais ce concours de la grâce divine, par la gratuité miséricordieuse du Très-Haut, est assuré à quiconque le désire, l'implore, et s'efforce d'y coopérer ; et cela non seulement sur le terrain du mérite personnel, mais encore, de quelque façon, dans le domaine de l'action rédemptrice.

Vous aurez à cœur, d'abord, de multiplier au cours de vos journées les œuvres salutaires. Vous connaissez les conditions du mérite : il y faut, avec la présence de la grâce sanctifiante et l'action de la charité dans l'âme, l'intention droite et surnaturelle qui découle naturellement de la foi aimante. Vous garderez à tout prix, mes Sœurs — est-il besoin de vous le dire ? — vos âmes en état de grâce. Vous vivifierez vos actes par l'esprit de foi, vous purifierez vos intentions au souffle de la charité.

Mais ce n'est pas assez pour vous d'acquérir des mérites personnels ; vous entendez travailler au salut des âmes. Aussi bien votre consécration au Seigneur vous en fait un devoir. Vous vous livrerez donc aux œuvres du zèle.

Jadis, l'éducation de la jeunesse féminine et le soin des malades limitaient à peu près le terrain d'activité de votre Congrégation. Par l'effet des circonstances, ce champ d'action s'est en un sens rétréci, dans l'ensemble élargi. La Providence divine, dont vous faites profession d'être les instruments dociles, a voulu que vous fussiez désormais les auxiliaires du prêtre sur tous les terrains où votre concours peut utilement et prudemment s'exercer. En face de ces formes diverses de l'activité apostolique, établissez-vous d'abord, mes Sœurs, dans une surnaturelle indifférence. Puis, vous irez aux œuvres auxquelles Dieu vous enverra par la désignation de vos Supérieures. Peut-être répondront-elles moins que d'autres à vos goûts et même à vos aptitudes. Il se peut qu'un jour ou l'autre elles rebutent en vous la nature par leur monotonie ou leur vulgarité. Il n'importe, si vous savez les envisager, comme il convient, dans le rayonnement du bon plaisir de Dieu. Aux heures où vous sentiriez le dégoût envahir votre âme à l'endroit de vos occupations quotidiennes, songez, mes Sœurs, que Jésus, le Verbe fait chair, a manié vingt ans la scie et le rabot dans l'échoppe d'un charpentier et que l'obscur et rude labeur ménager de la femme juive fut, durant l'ensemble de son existence, le lot de Marie, la Vierge immaculée, la Mère de Dieu.

Quelles que soient les œuvres qui vous seront confiées, souvenez-vous que, pour en assurer le succès, il est des conditions nécessaires. Il faut notamment, dans les personnes qui s'y livrent, le recours à l'aide